

Le maigre

Par Denis Montebello Photo Marc Deneyer

Cela s'est passé au marché de La Rochelle. Et ainsi. Le poissonnier qui tutoie ses clientes, qui leur donne du «chérie» lui a dit vous : «Je vous offre un bijou. Un otolith. Un des deux otolithes tirés de la tête de la maigre.»

Chez Mélie le poisson sourit. La cliente aussi, en prenant des mains du patron sa monnaie, son thon mariné, elle a murmuré merci. Ce qui signifiait à l'évidence qu'elle refusait son cadeau. Mais l'homme niait l'évidence, il lui a tendu, pour faire la paire, des boucles d'oreille, ou simple-



ment bonne figure, le second otolith. J'ai cherché dans le dictionnaire. Je ne connaissais pas le mot, je n'étais pas aux bonnes pages. Entre *auto-intoxication* et *autolubrifiant* il n'y avait rien. Entre *auto-dafé* et *automate* non plus. Ce n'était visiblement pas ce que j'avais entendu, une pierre que le poisson eût fabriquée *lui-même*. Je ne logeais pas la chose dans l'oreille de la maigre, d'où pourtant, il l'avait dit à cette femme, il me l'avait dit, le poissonnier l'avait tirée. J'imaginai une concrétion, certes, mais je ne la situais pas là. Moi aussi, en somme, je niais l'évidence. Je ne voulais pas voir que le poissonnier se payait ma tête. Ou plutôt qu'il en arrachait deux petites pierres de

la taille d'un pois. Et que plus rien, désormais, ne me renseignerait sur ma position dans l'espace.

La recherche dans ce domaine n'en est qu'à ses débuts. Le peu que l'on sait, on le doit aux cosmonautes sur lesquels on a étudié les mécanismes du mal de l'espace. Notamment au sein de la station MIR. On en a conclu (provisoirement) que si les poissons osseux possèdent trois paires d'otolithes de part et d'autre de l'encéphale, en arrière des yeux, ce qui fait six otolithes, les êtres humains n'en sont pas dépourvus. Leur forme varie suivant les espèces. Arrondies, allongées, circulaires, globuleuses, minces ou plates, ces petites pierres «flottent» librement derrière le cerveau. Ce sont les organes de l'équilibre. Grâce auxquels le maigre, puisque c'est lui que je traque à l'oreille (l'oreille en ce qui me concerne collée au tillac), peut se situer dans son milieu. Les otolithes sont au poisson ce que le gyromètre est à l'aviateur, et l'on comprend par cette comparaison que rien, à cet instant et dans cette embarcation, ne m'indique les variations de direction du «grand poisson».

Comme d'autres s'en remettent au taxi, font confiance à l'hippocampe du chauffeur (ils ont lu quelque part qu'il a, sous sa casquette, une mémoire particulièrement exercée, un sens aigu, aiguisé de l'espace), je me contente de suivre la flottille de yoles qui a envahi depuis la mi-juin l'ensemble de l'Estuaire, d'écouter, moteur coupé, en dérive, le sourd bourdonnement que ces poissons produisent lorsqu'ils remontent en surface. Un chant qui a nourri, à ce qu'il paraît, la croyance aux sirènes. Je veux absolument entendre ça. Participer de cette manière à *la plus belle pêche de Gironde*.

Mon intention n'est pas de capturer ce marsouin. Même s'il est un redoutable chasseur de sardines. Même si je l'imagine fonçant, gueule ouverte, dans les bancs de poissons rassemblés autour des filets.

D'abord je ne veux pas être responsable de la disparition d'une espèce qui est au seuil de l'extinction. Le cahier des char-

ges du maigre est en cours de rédaction, mais je crains qu'il n'arrive trop tard.

Et puis j'ai en ma possession les deux otolithes offerts à la dame (on me permettra de ne point révéler comment ils sont parvenus dans ma chambre, quelle voie ils ont suivie jusqu'à mon bureau).

Ce sont de véritables *boîtes noires* où l'on trouverait enregistrés tous les événements marquants de sa vie depuis sa naissance. Celui qui les observerait par transparence apercevrait des zones concentriques alternativement claires et sombres. Il songerait à ces couches visibles sur une coupe de tronc d'arbre, ou, pour peu qu'il s'intéresse à la psychanalyse, il se verrait progressant de cercle en cercle, forçant une à une les *résistances*, levant les uns après les autres les *souvenirs-écrans*.

Pour l'atteindre (je parle du *noyau pathogène*), il faut franchir un certain nombre de cercles concentriques où les souvenirs sont groupés, comme les hirondelles sur un fil ou dans les yuccas (image qui remonte à Chypre, où j'ai passé des vacances il y a trois ans), il faut *insister*. *Insistance* et *persuasion* sont les deux – les seuls – moyens de triompher des obstacles, et peut-être de vaincre le monstre.

C'est pourquoi j'avance dans le labyrinthe, j'écoute mon oreille interne. Je tâche d'évaluer l'âge, sinon du capitaine, du moins de la bête qu'il a prise (avec un *travail à larges armilles*, ou, pour le dire autrement, de nuit par coefficient moyen et en utilisant le *surfcasting lourd*). J'essaie d'y lire les étapes du développement, les conditions de vie, les changements de milieu. Aucune difficulté ne m'arrête. Ni l'absence du poisson. J'ai devant moi deux petites pierres que je peux ausculter à loisir, écouter.

Les otolithes auraient été pêchés dans des grottes ou habitats divers et non dans la tête de la maigre, ils me permettraient de retracer le régime alimentaire des grands piscivores, de nos lointains ancêtres : ils feraient de moi un archéologue, et même, pourquoi pas, un habitant des temps géologiques. ■